



MAURICE GODELIER
SUIVRE JÉSUS
ET FAIRE DU BUSINESS

**UNE PETITE SOCIÉTÉ TRIBALE
DANS LA MONDIALISATION**

éditions
THIERRY MARCHAISSE



© 2017 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Couverture : photo de Anne-Sylvie Malbrancke

Deuxième et troisième de couverture : photos de Pierre Lemonnier

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

www.editions-marchaisse.fr

Diffusion-Distribution : Harmonia Mundi

MAURICE GODELIER

SUIVRE JÉSUS ET FAIRE DU BUSINESS

UNE PETITE SOCIÉTÉ TRIBALE
DANS LA MONDIALISATION



éditions

THIERRY MARCHAISSE

AVANT-PROPOS

En 2015, mon ami Thierry Marchaisse, fondateur d'une maison d'édition encore jeune, mais qui va grandir, vint me voir, très enthousiaste. Il avait – je ne sais trop comment – exhumé un texte dont j'avais presque oublié l'existence et désirait fortement le republier. Cet article, rédigé en 1987, s'intitulait : « Trahir le secret des hommes¹ ». J'acceptai en principe sa proposition, sous réserve que j'aie relu ce texte et vérifié s'il fallait le modifier ou le compléter, car après la parution de l'article, en 1988, j'étais retourné une dernière fois chez les Baruya et on m'en avait dit plus.

Lecture faite, il m'est apparu qu'en effet il fallait expliquer mieux la nature des « secrets » des hommes baruya, si l'on voulait vraiment comprendre le rôle de la trahison dans la genèse et le fonctionnement de cette société, notamment dans la peur collective permanente qui la caractérise, cette peur qu'un initié vienne justement « trahir le secret des hommes ». Mais au-delà de ces nécessaires ajouts et remaniements, il m'a semblé qu'autre chose encore justifiait la reprise de mes analyses des trahisons subies ou fomentées par les ancêtres des Baruya. Car je pouvais – je devais – en profiter pour retracer, à l'aide de mes matériaux

¹ *Le Genre Humain*, n° 16-17, 1988, p. 243-265.

et de ceux de mes jeunes collègues venus ensuite me rejoindre chez les Baruya, les transformations successives de cette petite société tribale qui, jusqu'en 1960, se gouvernait elle-même, ne connaissait ni l'État, ni l'économie de marché et encore moins la « vraie » religion, celle du Christ évidemment.

Le contexte n'est plus du tout le même aujourd'hui. La société baruya a profondément changé sous l'impact de la colonisation australienne (1951), de l'accès à l'indépendance de la Papouasie-Nouvelle-Guinée (1975), de l'économie marchande et surtout de la christianisation, menée par diverses Églises protestantes américaines ou australiennes. Que sont donc devenus les « secrets des hommes », existent-ils encore ? Que sont devenus les Grands Hommes et les Grandes Femmes, qui servaient d'exemples et de supports à cette société, avant que les « Blancs » ne la découvrent et ne la soumettent à leur ordre ?

Pour répondre à ces questions, je commencerai par retracer brièvement les circonstances et les raisons qui m'ont conduit chez les Baruya, afin d'y vivre et d'y travailler, avec d'autres, pendant des années. Puis, je rappellerai quelques éléments clés de l'histoire de cette société tribale et ce qu'il faut savoir pour comprendre les mécanismes qui font de la trahison l'une de leurs formes de reproduction sociale.

Tout ceci étant rappelé en guise d'introduction, le lecteur pourra alors prendre connaissance de ce que j'avançais dans « Trahir le secret des hommes », mais dans une version nouvelle qui améliore largement le texte original, et le complète sur un point décisif. Je ferai ensuite une sorte de pause méthodologique, pour mieux préparer le saut temporel qui est au centre de cet essai. J'en profiterai pour faire passer le lecteur dans les coulisses de mon travail d'anthropologue et pour insister notamment sur le rôle qu'ont joué la photographie et surtout le cinéma dans mes recherches avec et sur les Baruya. Enfin, dans

la troisième partie, j'aurai la chance assez exceptionnelle de pouvoir décrire, un demi-siècle après, ce qu'il reste des initiations masculines et féminines en pays baruya, et ce que sont devenus, désormais, les rapports entre les hommes et les femmes.

Cette dernière partie repose essentiellement sur les données recueillies par les jeunes collègues qui m'ont aidé et m'ont succédé. On les rencontrera au fil des pages qui suivent, mais je me fais un plaisir de les nommer ici, et de saluer d'abord Jean-Luc Lory et Pierre Lemonnier, qui ont été longtemps sur le terrain avec moi. Puis Pascale Bonnemère, qui a continué avec Pierre le travail après mon départ. Et enfin Anne-Sylvie Malbrancke, qui a repris tout récemment le flambeau.

INTRODUCTION

En 1966, je suis arrivé à Canberra, en Australie, afin d'obtenir des autorités australiennes un « visa de recherche » pour aller faire du terrain en Nouvelle-Guinée. C'était impératif à l'époque et le reste encore aujourd'hui. J'y allais aussi pour apprendre le *tok pisin* (*pidgin english*) dans un laboratoire de linguistique. Le pidgin est une langue qui est née dans les plantations européennes de Nouvelle-Guinée et des îles avoisinantes, où des centaines d'hommes provenant de dizaines de tribus aux langues complètement différentes ont été recrutés pour travailler ensemble, pendant des années, sous le commandement d'Européens. Une langue commune s'est alors développée, faite d'un mélange d'anglais, d'indonésien, d'espagnol, de mots néerlandais, et elle a été finalement adoptée par l'administration australienne, puis par les différentes organisations missionnaires qui créaient des écoles primaires là où elles s'implantaient.

À l'origine, la Nouvelle-Guinée, la plus grande île de l'Océanie, a été colonisée par trois puissances européennes, qui s'en sont partagé le territoire. La partie ouest de l'île fut colonisée par les Pays-Bas, qui lui donnèrent alors le nom de Nouvelle-Guinée néerlandaise (fin XIX^e siècle jusque 1962), mais cette partie de l'île a changé plusieurs fois de nom depuis. Aujourd'hui, l'ouest de l'île, devenue indonésienne, s'appelle « Papua ». La partie est,

par contre, fut divisée en deux par le milieu. Le territoire au sud devint une colonie de la Grande-Bretagne sous le nom de « British Papua » (1884-1975). Le territoire au nord devint une colonie de l'Allemagne sous le nom de « Neuguinea » ou, plus exactement, « Kaiser-Wilhelms-Land » (1884-1973/1975).

Après la Première Guerre mondiale, l'Allemagne perdit toutes ses colonies et finalement la Société des Nations confia le territoire de la Kaiser-Wilhelms-Land en tutelle à l'Australie, à laquelle la Grande-Bretagne céda également le sien. En 1975, le gouvernement (travailliste) australien octroya leur indépendance à ces territoires, qui furent unifiés sous le nom de « Papua New Guinea ». De leur côté, les Pays-Bas avaient été contraints d'accorder l'indépendance à leurs colonies dites des « Indes orientales néerlandaises » et lorsqu'ils abandonnèrent la partie occidentale de l'île, l'État indonésien qui se constituait annexa celle-ci à son territoire sous le nom de « West Irian ».

Les Baruya, quant à eux, ne furent « découverts » qu'en 1951, par une expédition militaire australienne, et c'est seulement en 1960, c'est-à-dire dans les toutes dernières années précédant l'indépendance de la Nouvelle-Guinée, qu'ils furent « colonisés ». En ce sens qu'ils perdirent définitivement leur souveraineté sur eux-mêmes et leur territoire, et que désormais leur avenir n'a plus dépendu seulement d'eux-mêmes et de leurs rapports avec les tribus voisines, amies ou ennemies, mais de décisions prises par des centres de pouvoir qui leur étaient auparavant totalement inconnus et étrangers : État, missions, plantations, etc., tous entre les mains « d'Européens », de « *Waitman* », de « Blancs ».

Arrivé chez eux en 1967, je suis resté alors plus de deux ans sur le terrain, mais j'y suis retourné plusieurs fois ensuite, jusqu'en 1981 pour des séjours de plusieurs mois, puis une dernière fois, en 1988. Cela fait donc près de trente ans que je ne

suis plus retourné chez les Baruya. Dès lors, on peut légitimement se demander comment je peux prétendre reconstituer ici, avec assez de données, les transformations de la société baruya de 1961 à 2016. L'explication est pourtant très simple.

En 1974, contrairement aux habitudes des anthropologues qui aiment être seuls sur leur terrain, j'ai invité un jeune chercheur, Jean-Luc Lory, à me rejoindre, et à m'aider à faire le relevé cartographique de tous les jardins cultivés cette année-là par les habitants du village de Wiaveu où j'habitais. C'était là une énorme tâche, pour laquelle nous n'étions pas trop à deux. En 1979, nous nous attaquâmes également au recensement démographique, village après village, maison après maison, des Baruya, c'est-à-dire de tous les habitants des deux vallées de Wonenara et de Marawaka, qui constituent le territoire de la tribu.

Puis, Pierre Lemonnier est venu nous rejoindre à son tour. Jeune économiste alors, il avait été intéressé par mon article sur la monnaie de sel chez les Baruya, qui recroisait ce que lui-même avait étudié chez les producteurs de sel des marais de Guérande. D'abord venu reprendre et enrichir mon analyse de la production du sel chez les Baruya, il a élargi rapidement son champ de recherche à d'autres aspects de leur vie matérielle. Lui aussi est revenu plusieurs fois chez les Baruya en 1980, en 1982 et 1983, année de la reprise de la guerre entre les Baruya et leurs voisins, les Yuwarrounatché (je n'étais pas alors sur place), où il travailla avec Jean-Luc Lory.

En 1985, Pierre Lemonnier fit à nouveau un séjour chez les Baruya, au moment où il commençait avec Pascale Bonnemère un grand terrain chez les Ankavé, un groupe très isolé vivant loin des Baruya, au sud, vers le golfe de Papouasie. En 1988, ce fut mon dernier terrain, en compagnie de Jean-Luc Lory, où nous assistâmes aux rites d'intronisation de nouveaux shamanes, rites qui ne se reproduisaient que tous les dix ou quinze ans,

donc très rares. En 1982 puis en 1990, et à nouveau en 2009, deux ethno-archéologues, Annick Coudart et Olivier Weller, vinrent étudier les restes matériels que produisait encore un mode de vie reposant sur l'horticulture de tubercules, la chasse et la cueillette.

Entre 1993 et 2008, aucun d'entre nous ne fut sur le terrain. Depuis, les brefs séjours de Pierre Lemonnier se sont succédé, et en 2013 et 2014, Anne-Sylvie Malbrancke est partie, à son tour, chez les Baruya, avec sur son ordinateur des centaines de généalogies, des données démographiques, mes trente-deux cahiers de terrain scannés avant son départ et mis à sa disposition. Elle aussi a accumulé des dizaines d'observations et d'entretiens, qui témoignent des changements les plus récents de la vie des Baruya de la vallée de Wonenara. Elle les a rassemblés sous la forme d'une thèse brillante, qu'on espère voir bientôt publiée.

Nous avons enfin été superbement aidés du côté des Baruya, qui ont été nombreux à s'intéresser à notre travail. Parmi eux, je dois citer au premier rang Koumaineu, du clan des Nounguyé, et son épouse Ouroumiannac, du clan des Ndélié, qui, sans relâche, nous expliquèrent ce qui se passait sous nos yeux et que nous ne pouvions comprendre. Koumaineu est venu en France quatre fois, dont deux avec Ouroumiannac. À Paris et à Goroka, il a appris à manier une caméra et à faire des films, et, de retour dans sa tribu, il a filmé les rituels d'initiations masculines (1985) et féminines (2010) et produit ainsi des documents précieux sur sa propre société et sa culture¹. Ouroumiannac, elle, nous a aidés à chaque fois à mieux comprendre les initiations féminines et les rôles des femmes dans sa société.

Les Baruya sont, aujourd'hui, les libres citoyens d'un État post-colonial devenu indépendant depuis 1975, date à laquelle,

¹ Voir cahier d'images, photo 9.

les uns après les autres, les empires coloniaux des pays occidentaux commencèrent à se disloquer et à disparaître. Cette société tribale fut l'une des dernières au monde que l'Occident découvrit, pacifia, colonisa, commença à christianiser et à faire entrer dans l'économie mondiale. Les Baruya ne sont pour rien dans leur État, ils ne l'ont pas demandé, encore moins conçu, puisque sa structure a été façonnée pour eux sur mesure et imposée par l'Australie. Et de même, si cet État est devenu « indépendant », ce n'est nullement de leur fait, mais parce que l'Occident leur a « octroyé » leur liberté politique, à eux comme aux autres populations de la Papouasie-Nouvelle-Guinée.

En 1951, lorsque Jim Sinclair¹ arriva dans la vallée de Wonenara, à la tête de la première « patrouille » australienne, il se comporta certes tout autrement que les missionnaires espagnols du XVII^e siècle, qui forçaient les Indiens du Pérou à se convertir au christianisme et s'employaient à extirper par le feu et par le sang leurs croyances en des « idoles ». Cependant, même en ces tout derniers moments « soft » de la domination coloniale, il faut rappeler que la soumission des Baruya se passa comme au bon vieux temps. D'abord, parce que leur découverte fut le fait d'une expédition militaire, et ensuite parce que celle-ci fut également suivie de l'arrivée de missionnaires, européens, australiens, américains, et du recrutement d'une partie des hommes baruya, obligés d'aller travailler dans les plantations créées par des Australiens. Quant aux autres, qui sont restés ou revenus ensuite dans leurs villages, l'administration leur distribua généreusement et gratuitement, dès les années 1970, des plants de caféiers, pour qu'ils les replantent et entrent par là dans l'économie de marché en cultivant du café (robusta), produit que les Baruya ne consomment pas eux-mêmes, mais que diverses compagnies leur achètent au prix qu'elles fixent.

¹ Voir cahier d'images, photo 1.

Le premier chapitre va nous faire remonter dans le temps. Il décrit et analyse une succession de trahisons et de massacres, d'abord subis par les ancêtres des Baruya, puis perpétrés par eux. J'y montre comment ces exactions ont contribué à faire naître une nouvelle tribu au cœur d'une chaîne de hautes montagnes (Kratke Range) de Nouvelle-Guinée, probablement vers la fin du XVIII^e siècle. Cette naissance se fit dans une vallée qu'occupaient depuis longtemps d'autres tribus, qui ne pouvaient que lui être hostiles au départ. Mais elle se fit grâce à la trahison de l'une d'elles. Et plus précisément des Ndélié, un clan appartenant à la tribu des Andjé, qui se fit complice des ancêtres des Baruya pour s'emparer, avec eux, d'une partie du territoire des Andjé et forcer les rescapés du massacre à vivre au-delà d'un volcan (presque) éteint, le Mont Yelia (3 384 mètres d'altitude), qui flanquait la vallée de Marawaka, leur territoire ancestral.

Une fois née, cependant, la tribu n'exista vraiment que quand les réfugiés construisirent leur première *tsimia*, la maison cérémonielle. C'est derrière ses murs qu'ils ont commencé à initier eux-mêmes, pour la première fois, leurs enfants, les générations de garçons et d'adolescents appelés à devenir des hommes, et parmi lesquels étaient censés se distinguer de grands guerriers, des shamanes, mais aussi de grands chasseurs de casoar, cet oiseau de grande taille ressemblant à une autruche. Dans la pensée des Baruya, cet oiseau qui ne vole pas était en fait une femme-sauvage, vivant dans les forêts. Sa chair était interdite aux femmes et ses plumes noires servaient à parer la tête des hommes, lorsqu'ils franchissaient le dernier stade des initiations collectives et se mariaient. Autrefois, tous les hommes portaient cette coiffe en tant que guerriers, mais tous les hommes n'étaient pas de « grands guerriers », des hommes capables de s'avancer seuls pour défier l'ennemi en corps à corps, casse-tête de pierre à la main.

Comme toute autre tribu de Nouvelle-Guinée, celle des Baruya s'est retrouvée, dès sa naissance, sous la menace de nouvelles trahisons, et celles-ci étaient de deux sortes.

Il y avait d'abord cette forme de trahison qu'on pourrait dire « ordinaire » dans les sociétés tribales. C'était celle qui pouvait surgir constamment des conflits entre certains des groupes de parenté qui la composaient, entraînant des violences armées et des scissions, comme cela avait déjà été le cas pour les ancêtres des Baruya. Ce type de trahison était même d'autant plus probable que plusieurs clans des Baruya provenaient en fait de tribus ennemies vaincues. En s'intégrant aux Baruya, ces clans avaient donc eu la vie sauve et conservé l'usage de leurs terres. Mais ils avaient perdu alors à jamais le droit de partager les fonctions rituelles impliquées dans l'initiation des garçons et des jeunes hommes. C'était le cas, par exemple, d'Arindjané, que le lecteur découvrira plus loin. Arindjané n'avait pas eu le droit d'initier lui-même ses fils, ceux-ci l'avaient été, comme tous les autres garçons de leur âge, par les clans propriétaires des objets sacrés et des formules nécessaires pour initier les hommes. Et ces clans ne pouvaient être que ceux qui avaient fondé la tribu, avec l'aide du clan des Ndélié, qui les avait aidés à massacrer les Andjé et à s'emparer d'une partie de leur territoire.

Mais la pire trahison n'était pas celle-là qui, après tout, peut naître dans n'importe quelle tribu, à cause des conflits d'intérêts et des rapports de force qui opposent parfois des lignages ou des clans entre eux. Celle que les Baruya redoutaient le plus était qu'un initié révèle un jour aux femmes et aux non-initiés les secrets des hommes. Et les Baruya la redoutaient d'ailleurs tout autant que les tribus amies ou ennemies, qui partageaient avec eux les mêmes représentations de l'univers et de la société, les mêmes institutions, les mêmes rites. Car une telle révélation ne pouvait que saper les fondements de l'ordre social, faire perdre aux yeux des femmes toute légitimité à la domination

des hommes, et au fait que ce sont eux, et non les femmes, qui gouvernent ensemble la société, la représentent vis-à-vis des tribus voisines, mais aussi la défendent contre celles-ci.

Cette forme de trahison était donc à éviter à tout prix. Elle avait le pouvoir de détruire, non seulement la force physique des hommes, mais aussi leur puissance métaphysique, puisqu'elle ruinait les liens privilégiés qu'ils entretenaient depuis l'origine avec le Soleil, la divinité qui avait fait don à Kanaamakwé, leur ancêtre glorieux, des *kwaimatnié*, les objets sacrés et les formules secrètes. Or, c'est en eux que résidait tout ce qui permet aux maîtres des initiations de faire grandir (*ñimatnié*) les garçons, pour en faire des hommes (*kwala*) « forts », capables d'abattre les grands arbres de la forêt et d'ouvrir ainsi les jardins que cultiveront les femmes, capables aussi de défendre leur territoire et leurs enfants contre les ennemis ou d'attaquer ceux-ci et les repousser loin de leurs terres.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	9
INTRODUCTION	13
LES PLANTES SACRÉES DE LA TRAHISON	21
La <i>tsimia</i> , corps symbolique de la tribu	25
Garder les secrets de son sexe	28
Le système des initiations masculines	31
La légende de Bravégareubaramandeuc	33
Une unité toujours menacée	40
Raisons et mécanismes de la trahison chez les Baruya	44
L'alliance contre la filiation	47
L'alliance entre ennemis	49
La peur des femmes	53
CONNAÎTRE LES AUTRES. OUTILS ET ÉTHIQUE	61
Une leçon d'ethnologie comparée	63
Les limites de la photographie	64
L'observateur observé	66

L'art de transformer un anthropologue en femme	68
Visiter une ville avec les Baruya	74
Filmer les rituels	76
Du bon usage des archives de la vie	78
Devant puis derrière la caméra	80
Derniers arrêts sur image	83
CAHIER D'IMAGES	87
LES BARUYA AUJOURD'HUI. DU NÉOLITHIQUE À LA MODERNITÉ	105
Avant l'arrivée des Blancs	107
Les débuts de l'occidentalisation	111
<i>Behainim Djisa, mekim bisnis</i> , ou comment être moderne	119
Dernières nouvelles des Baruya	126
Les métamorphoses de l'alliance	133
Les métamorphoses de la domination masculine	139
Une société entre occidentalisation et résistance à la modernité	143
Le principe d'égalité	151
CONCLUSION	155
SYNOPSIS DES TRANSFORMATIONS DE LA SOCIÉTÉ DES BARUYA SUR UN DEMI-SIÈCLE (1966-2016)	159
BIBLIOGRAPHIE	161

SUIVRE JÉSUS ET FAIRE DU BUSINESS

Les Baruya de Nouvelle-Guinée sont l'une des dernières sociétés tribales découvertes par l'Occident. Comment ont-ils réussi à passer, en quelques décennies, du néolithique à la modernité ? Que sont devenus les « secrets des hommes », dont la trahison redoutée eût sapé un ordre social fondé sur la subordination des femmes ?

Avec un art exceptionnel de conteur, Maurice Godelier retrace ces transformations en s'appuyant sur un demi-siècle d'observations quasi ininterrompues de plusieurs générations d'anthropologues. Car depuis son séjour pionnier dans les années 60 beaucoup de choses ont changé, et aujourd'hui les Baruya (hommes et femmes) jouent gros jeu aux cartes, tout en suivant les cours du café à la radio.

L'histoire de cette petite société offre un exemple particulièrement clair des effets conjoints du christianisme et du capitalisme mondialisé. On peut y lire en miniature les caractéristiques de notre monde et y voir tout à la fois l'occidentalisation forcée d'une société tribale et la résistance de ses valeurs traditionnelles.

MAURICE GODELIER est directeur d'études à l'EHESS, Médaille d'or du CNRS, Prix de l'Académie française. Sa renommée mondiale en fait l'un des plus grands anthropologues vivants. Il a publié, entre autres classiques, *L'énigme du don*, *Métamorphoses de la parenté* et, plus récemment, un magistral *Lévi-Strauss*.

